

ART CONTEMPORAIN

Chaque jour dans le meilleur des mondes

Luc Caregari

Les temps des grands artifices sont finis, comme le démontrent les deux nouvelles expositions au Mudam et au Casino.

Certes, les choix d'Enrico Lunghi n'étaient pas simples. Dictés par la nécessité de faire des économies, tout en devant redorer le blason du musée d'art moderne - qui ne fait toujours pas l'unanimité - ce n'est pas chose facile. Surtout s'il faut se démarquer encore de Marie-Claude Beaud, la non moins controversée ex-directrice du Mudam. Il a donc fait le choix de montrer exclusivement des pièces de la collection du Mudam. Ce qui en un sens est une bonne chose. Enfin, on ne pourra plus dire qu'au Luxembourg il faut toujours faire venir des artistes ou des objets d'art de l'extérieur. Enfin, on peut démontrer que nous aussi, nous avons une grande collection d'art contemporain et que le Beaubourg de Metz ne nous fait même pas peur.

Le hic pourtant est patent : si on veut montrer les meilleures pièces de la collection du Mudam, il faut un concept et un contexte pour encadrer ces pièces. Sinon, on aurait

aussi bien pu faire visiter les stocks. « Le meilleur des mondes », une référence flagrante au « Brave New World » d'Aldous Huxley - dont les citations sont semées un peu partout sur les murs de l'expo - semble juste assez bon pour faire le compromis. C'est assez généraliste - le livre figure dans les programmes scolaires depuis des décennies -, et assez compréhensible, tellement l'expression « le meilleur des mondes » est devenue un lieu commun. En d'autres termes « Le Meilleur des mondes - du point de vue de la collection Mudam » a tout pour être enfin une exposition grand public, où art contemporain et fierté nationale se tiennent la main.

Malheureusement, la sauce ne prend pas vraiment. D'abord, parce que le parcours de l'exposition reste assez cryptique et aléatoire, mais surtout parce que l'exposition est totalement surchargée. Le nouveau directeur du Mudam en a fait trop et au lieu de prendre le visiteur par la main, il l'assomme à grands coups d'artifices.

La toute première pièce donne déjà le ton. « Men in Pink », installa-

tion vidéo de Sylvie Blocher, profite d'une mise en scène monumentale dans l'entrée du Mudam et aspire le spectateur vers son intérieur, où une chorale entonne l'internationale et puis « Hi Ho, Hi Ho » de Blanche Neige et les sept nains, version Disney. C'est beau et pas cryptique, mais pourtant, on voit mal le rapport avec le meilleur des mondes - la vidéo illustre plutôt le contraire. Les autres pièces montrées au rez-de-chaussée du Mudam vont dans la même direction : certes très belles mais le rapport au thème reste difficile à saisir. Comme la magnifique installation de l'héroïne nationale en art contemporain Su-Mei Tse. « Many Spoken Words » se présente comme une fontaine baroque et kitsch, comme on la trouve dans beaucoup de jardins de la classe moyenne. Mais au lieu de faire jaillir de l'eau, le liquide est de l'encre noire. Une belle référence à tous les possibles dans l'art et la littérature. Mais malheureusement, une fois encore aucun rapport avec le thème.

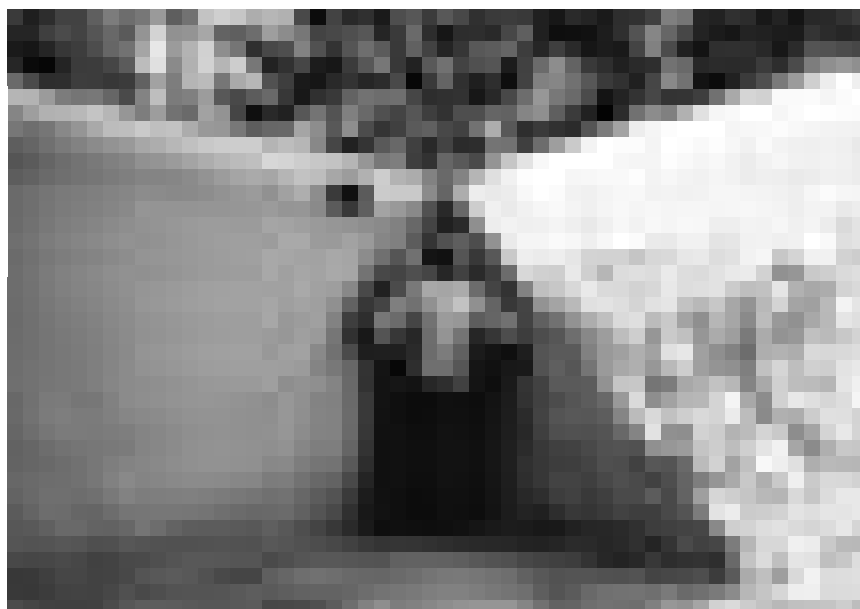
Aux étages supérieur et inférieur, le bombardement continue : on a sorti les meilleures pièces et les grands noms. Certes, revoir les photos de

Nan Goldin, replonger dans l'humour absurde de Gilbert & George, être pseudo-choqué par l'œuvre de Claude Lévêque - la Mickey Mouse qui pointe l'écritoire d'Auschwitz « Arbeit macht frei » - ou encore explorer les détails des vases de Grayson Perry en passant par les installations de Jan Fabre, fait toujours plaisir.

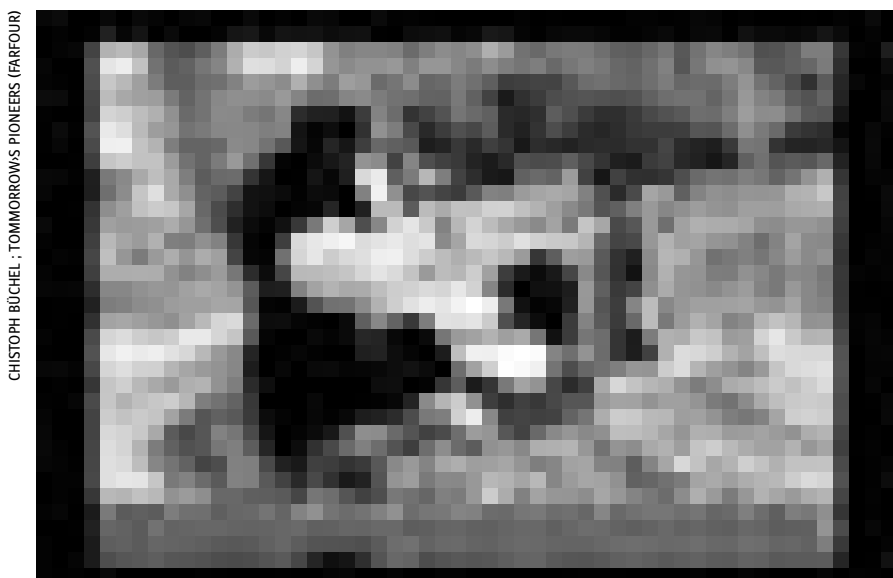
« Le meilleur des mondes » assomme le spectateur.

Pourtant, beaucoup de pièces auraient mieux fait de collectionner encore un peu de poussière avant d'être sorties des stocks, dans un contexte plus pertinent. Cela vaut surtout pour Edgar Honetschläger, dont l'exposition « Edopolis » avait fait un tabac au Casino l'année dernière. Pour le visiteur averti, « Le Meilleur des mondes - du point de vue de la collection Mudam » fait plutôt l'effet de voir un best-of des dernières années que d'une véritable exposition conçue pour et autour d'un thème. Dommage en somme, mais retenons aussi, comme nous l'avons fait remarquer au début, que les choix étaient dictés. Un peu plus de mini-

Pagnol revisité
de façon personnelle:
photographie de Bruno Baltzer.



BRUNO BALTZER : LA GLOIRE DE MON PÈRE, SÉRIE 3



Mickey Mouse au Proche-Orient :
une vue pas très quotidienne,
pour nous du moins.

malisme n'aurait pourtant fait de mal à personne.

Direction Casino à présent, où la nouvelle exposition « Everyday(s) » nous propose les vues de l'art contemporain sur le quotidien. « Everyday(s) » aussi est tout sauf une exposition monographique, mais au contraire du Mudam, le concept est clair et net et toutes les pièces présentent un rapport avec le quotidien. En commençant par « Kitchen, la cuisine transportable » de Christine Dupuis et Thorsten Baenisch qui accueille le visiteur dans le hall d'entrée. Malgré une approche ludique, on ne peut pas évacuer l'impression de déjà-vu face à la reconstitution en papier mâché de plats sur une table et de quelques sets dans une vitrine. C'est un peu vide. Espérons que la performance des artistes prévue les 27 et 28 mars dans le cadre de « L'invitation aux musées » sera elucidante. Sinon, les curatrices Fabienne Bernardini et An Schiltz ont surtout misé sur l'humour, comme le démontre « Sex », le petit livre de l'artiste français Claude Closky qu'on peut également consulter dans l'entrée. Ici point d'érotisme primaire pour choquer le bourgeois,

mais des photos de choses du quotidien comme un tournevis ou une télécommande ou encore un pli dans un coussin qui font tous penser d'une manière ou d'une autre à un pénis érigé ou un vagin. C'est un magnifique petit clin d'oeil à nos obsessions journalières. Une autre pièce qui retient l'attention est « Acciones en casa » du duo David Bestué et Marc Vives. Plein d'humour dada et de revendications situationnistes, les deux détournent des actions quotidiennes pour mieux pouvoir les questionner : comme par exemple traverser le salon sans toucher le sol ou encore fermer la porte de la chambre en utilisant du latex. Potache mais intelligente, leur vidéo permet d'entrevoir l'absurdité de certains de nos automatismes. La vidéo suivante qu'on peut aussi trouver au rez-de-chaussée est un vrai ready-made éminemment politique : « Tomorrows Pioneers (Farfour) » de Christoph Büchel. Elle consiste en des extraits d'une émission pour enfants palestiniens diffusée par Al-Aqsa TV, proche du Hamas. Ici une sorte de Mickey Mouse est martyrisée par l'armée israélienne. Le tout est commenté par Saraa, une jeune fille voilée, qui

ne cesse de réitérer des propos propagandistes. Si le propos de Büchel était de nous montrer que les quotidiens des différentes personnes sur la planète se ressemblent tout en étant opposés - il a gagné son pari. On regrettera cependant que le Casino ait choisi d'installer cette pièce dans un couloir où elle est difficile à trouver - à moins que ce ne soit la volonté de l'artiste. Les « COSPlayers » de l'artiste chinoise Cao Fei, montrent une réalité toute différente. Ici, il est question de ces jeunes Chinoises et Chinois qui se déguisent en héros de manga pour s'affronter dans des batailles inventées sur la place publique. Elle montre ces jeunes superhéros en train de s'entretuer, avant qu'ils ne se relèvent pour choper leur métro et rentrer dans leur triste quotidien - où ils ne retrouvent plus leur place.

Au premier étage, l'oeuvre gigantesque de Carmit Gil « BUS » étonne et fascine. C'est la reconstitution en nature de l'intérieur d'un bus - chose plus que quotidienne. Sauf que l'origine israélienne de l'artiste la place dans un contexte beaucoup plus dramatique : celui de la peur quotidienne d'attentats sur des bus, sur-

tout depuis le déclenchement de la deuxième intifada.

Que le quotidien peut aussi être évanescant est montré par l'artiste Bruno Baltzer avec son émouvante suite de photos « La gloire de mon père ». On y voit le père de l'artiste - atteint d'Alzheimer - disparaître petit à petit sous les eaux dans la piscine de sa maison, pendant qu'il tourne le dos au spectateur. Baltzer réussit à réunir minimalisme et émotion, la forme et le fond - chose rare dans l'art contemporain de nos jours.

En général, « Everyday(s) » est plutôt réussi : une exposition légère et cohérente, tout comme devrait l'être notre quotidien.

« Le meilleur des mondes - du point de vue de la collection Mudam », encore jusqu'au 23 mai.

« Everyday(s) », encore jusqu'au 11 avril.